

L'Homme à tête de chou

Entretien avec Jean-Claude Gallotta

Alain Bashung « s'en est allé faire un tour de l'autre côté » le 14 mars dernier. Tu préparais depuis trois ans avec lui et avec le producteur Jean-Marc Ghanassia ce projet de spectacle basé sur l'Homme à tête de chou de Gainsbourg. Quelques jours avant, tu avais même commencé le travail de répétitions dans ton studio...

Cette aventure artistique était déjà placée sous le signe de l'absence, celle de Gainsbourg, celle aussi de Marilou, le personnage central de l'album *l'Homme à tête de chou*. Je travaillais sur cette notion pour le spectacle. J'en avais parlé à Alain Bashung. Et voilà qu'il s'absente à son tour. Nous le savions malade mais nous pensions qu'il serait avec nous jusqu'au bout, qu'il viendrait voir le spectacle et même, pourquoi pas, qu'un soir il y participerait, en live. Il nous reste le formidable cadeau qu'il nous a fait avec la complicité de Denis Clavaizolle et de Jean Lamoot d'avoir réorchestré, arrangé, chanté et enregistré pour nous cet album auquel il travaillait encore les dernières semaines.

Le spectacle sera créé en novembre à la MC2: Grenoble et en décembre à Paris au Théâtre du Rond-Point. C'est un projet étonnant: Gainsbourg, Bashung, Gallotta. Quelle en est la genèse?

La genèse de cette aventure est finalement assez lointaine. Gainsbourg et Bashung faisaient partie des artistes qui m'ont nourri. Je les fréquente musicalement depuis toujours. De tous temps, à ma mesure, je me suis senti appartenir à cette famille d'artistes, ceux qui essaient de maintenir une exigence artistique tout en s'adressant à un public large. Ils sont tous deux parmi les meilleurs représentants de cette conception du rôle de l'artiste. Et puis il y a quelques années, par l'intermédiaire de Michel Orier, directeur de la MC2 de Grenoble, qui avait programmé Bashung, il y a eu des premières approches. C'est enfin en 2006 que le producteur Jean-Marc Ghanassia, remarquant ces affinités croisées, nous a proposé, à Alain Bashung et à moi, de travailler ensemble sur ce projet.

Nous avons l'un et l'autre réagi très vite, nous nous sommes vus, la connivence fut immédiate. On avait les mêmes références. Nous devenions amis... Pour montrer son intérêt pour cette aventure, Bashung a trouvé rapidement le temps de réorchestrer et enregistrer l'ensemble de l'album. Et il l'a fait magnifiquement. Sa voix était encore en pleine puissance, et en pleine intériorité. Je crois que c'est une très grande chose. C'est comme s'il l'avait répété toute sa vie. Il n'a rien rajouté au niveau des textes, bien sûr, mais avec Denis Clavaizolle il a adapté les musiques et trouvé leur prolongement.

Cet album lui-même a une histoire....

Gainsbourg a raconté en effet qu'un jour il a aperçu dans la vitrine d'une galerie d'art contemporain l'étrange statue d'un homme avec une large feuille de chou en guise de visage. Il l'a achetée. Au début, dit-il, « il m'a fait la gueule, ensuite il s'est dégelé », il en a alors tiré une histoire sous la forme d'un flash-back, racontée en douze chansons, celle d'un journaliste à scandales tombé amoureux, mais horriblement jaloux, d'une petite shampooineuse. Elle le trompe avec des rockers, il la tue à coups d'extincteur puis sombre peu à peu dans la folie, « moitié légume moitié mec ».

Il y a des affinités évidentes entre Gainsbourg et Bashung...

C'est la même famille musicale, la même famille éthique si j'ose dire : l'élégance morale, l'exigence artistique, l'inspiration parcourue de sombre et d'ironie. Ils oscillent entre gravité et légèreté de la même façon. Côté textes, il est rare de trouver une telle cohérence, un tel niveau, une telle régularité. Je crois que tous les musiciens sont d'accord sur cette parenté, plusieurs le rappelaient encore lors des dernières Victoires de la musique. Pour l'anecdote, on remarquera que *Bleu pétrole*, titre du dernier album de Bashung, est une expression qu'on trouve également dans une chanson de *l'Homme à tête de chou*. Gainsbourg et Bashung ont d'ailleurs essayé de travailler ensemble, ils ont écrit un album à deux, *Play blessures*, en 1982, curieusement on l'a oublié, sans doute par ce que c'est un album difficile d'accès pour le grand public, l'un et l'autre y cultivent leur côté noir, sans complaisances avec la mode musicale de l'époque.

Bashung avait un infini respect pour Gainsbourg, à la fois pour ce qu'il a apporté à la chanson française et pour le style de l'homme, ce que j'appelais son insolence, sa désespérance élégante. Je crois qu'il admirait également chez Gainsbourg sa capacité à métisser la chanson française de jazz, de musique africaine, de Kurt Weill ou de reggae, en passant par la pop, à démontrer qu'il n'y a pas de racisme dans sa musique, à s'amuser avec tous ces styles et à en faire son propre style.

A propos d'exigence artistique tu disais au début de cet entretien que tu te sentais de cette famille...

Du moins, je me sens bien avec cette famille d'artistes qui ne laissent pas leur force poétique se dévoyer tout en ne se coupant pas du public. C'est toujours ça qui se cherche, une oscillation, un équilibre à trouver, entre ces deux forces. Paul Valéry parlait de la poésie en disant qu'elle était « une longue hésitation entre le son et le sens ». C'est ce qu'ont fait Gainsbourg et Bashung dans leurs albums respectifs. Moi, avec la danse, j'essaie aussi ça, une longue hésitation entre le geste et le sens.

Concevoir ce spectacle est-il pour toi un grand écart ou une continuité ?

Les deux. Je suis là dans le droit fil de ce que j'essaie de faire depuis de nombreuses années, de « tremper » la danse contemporaine dans des bains musicaux très différents. Je l'ai beaucoup fait, avec la chanson rock, le jazz, la musique khmer, avec Bach, Kurt Weill, Janacek, avec Pascal Dusapin aussi, et il y a quelques mois encore avec Lully. Mais *l'Homme à tête de chou* est aussi une aventure différente. Le grand écart réside dans le fait que le monde de la chanson auquel appartiennent Bashung, Gainsbourg, fait appel à d'autres énergies, d'autres enjeux, d'autres types de production, d'autres fonctionnements, parfois d'autres publics, il faut donc parvenir à faire vivre ces univers ensemble.

On l'a dit, l'Homme à tête de chou est un album-concept au sens où ce n'est pas une compilation de dix ou douze titres, c'est un ensemble de chansons avec une trame narrative, une histoire racontée, mais, au-delà de ça, comment définirais-tu cet objet artistique singulier ?

C'est le second grand album concept de Gainsbourg, pour ainsi dire le jumeau de *Histoire de Melody Nelson* qu'il a écrit cinq ans avant. La trame narrative est d'ailleurs assez proche : une histoire d'amour qui se termine mal.

L'homme à tête de chou raconte un basculement dans la folie. Le texte est d'une grande audace poétique. Quant à la musique, Gainsbourg a osé ce qu'il n'ose pas ailleurs. De ce point de vue, c'est son album le plus d'avant-garde. On y entend toutes sortes d'instruments, de distorsions, d'emprunts à des styles musicaux différents, rock, reggae, pop...

Quels problèmes techniques te pose cette adaptation?

Elle ne me pose pas tellement plus de problèmes qu'un spectacle habituel. Il faut dire qu'Alain Bashung a fait un formidable travail. Sans jamais trahir l'oeuvre d'origine, et avec toujours le plus grand respect, il a prolongé les trente-deux minutes de chansons de Gainsbourg pour en faire une continuité d'une heure dix avec des parties musicales destinées à lier les tableaux entre eux. Je n'ai plus, si j'ose dire, qu'à composer mon ballet, en douze tableaux et avec quatorze danseurs.

Lesquels danseurs n'auront évidemment pas à « illustrer » l'histoire...

Non, ce que je cherche c'est à travailler avec eux un même univers, parallèle à celui de l'album, ma façon à moi de traiter le dépouillement, la violence, le désir, l'absence. Ça rôde aussi bien chez Gainsbourg que chez Bashung cette question de l'absence, la politesse du désespoir, l'extrême rigueur des désenchantés. J'aimerais que tout cela circule entre les danseurs, dans un univers en noir et blanc, qu'on perçoive quelque chose de la douleur latente qui parcourait ces deux artistes en même temps que leur formidable énergie. D'ailleurs, les danseurs ne les incarneront pas, ils les évoqueront, chacun d'eux pourra être traversé tour à tour par les personnages de Gainsbourg, de Bashung, de Marilou, de l'Homme à tête de chou.

Je voudrais avant tout rendre compte d'une atmosphère, façon music-hall sans les paillettes, ou alors des paillettes qui reflètent aussi bien l'angoisse d'être vivant que la jouissance de l'être encore.

**Propos recueillis
par Claude-Henri BUFFARD**